



Paris

Par Françoise Monnin

À l'exception du dynamisme relatif de Lyon, en France l'activité de galeriste s'est essentiellement développée à Paris.

Logique : la capitale concentre dans son cœur – et à présent dans sa banlieue - davantage d'artistes et de collectionneurs, résidents ou de passage, que tout le reste du pays.

Historiquement, le phénomène a débuté à la fin du XIX^e siècle sur la rive droite de la Seine, à deux pas des Champs-Élysées. On y trouve aujourd'hui encore certaines des enseignes qui firent la gloire de l'impressionnisme ou du cubisme, telle Durand-Ruel ou Louise Leiris. D'autres, inaugurées à partir de 1945 et surtout entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, ont repris le flambeau de cette tradition ; et accompagné les grands courants modernes, en proposant des œuvres historiques, fortement cotées, aux plus fortunés des collectionneurs et des musées japonais ; puis coréens, russes, chinois... Avenue Matignon ou rue du Faubourg Saint-Honoré, on peut admirer, chez Malingue ou chez Schmit, des toiles exceptionnelles, signées Monet ou Gauguin ; et chez Louis Carré, Ariel ou Lelong, des peintures rares de Debré, Jorn, Tàpies...

Légèrement assoupi lors des récentes crises économiques, ce quartier a rebondi depuis quelques années, grâce à l'installation de succursales des grandes salles de ventes internationales ; en faisant le pari d'un art contemporain soutenu internationalement, propice au boursicotage.

Le Français Jérôme de Noirmont défend Jeff Koons, l'Américain Larry Gagosian, Twombly, l'Italien **Tornabuoni**, Alighiero & Boetti, le Flamand Guy Peeters, Yves Klein...

À Saint-Germain-des-Prés, les galeries ont essentiellement pris pied à partir de 1945. La seconde guerre mondiale terminée, aux abords de l'école des beaux-arts et des boîtes de jazz, quelques librairies et galeries défendant le sur-réalisme - Le Minotaure ou Jeanne Bucher par exemple – ont été rejointes par des amoureux du nouvel art abstrait en vogue, et ceux d'une figuration désormais inquiète.

Denise René s'est installée boulevard Saint-Germain en 1945, Dina Vierny, rue Jacob, deux ans plus tard. Le charme du quartier, où il est si agréable de déambuler dans l'intimité des rues du XVII^e siècle et où les bars abondent, a fait le reste. Dans les rues de Seine, Mazarine ou des beaux-arts, on compte aujourd'hui les galeries – souvent de taille modeste - par dizaines. Si depuis une vingtaine d'années nombre d'entre elles se sont réorientées vers les arts primitifs, un bel équilibre a été trouvé entre les lieux réservés à l'abstraction et ceux qui privilégient les artistes actuels.

Le Marais ? Le lieu de toutes les audaces !

Le chantier du Centre Pompidou a encouragé l'installation de galeries d'art contemporain aux alentours dès 1972. En quelques années, les rues médiévales ou Renaissance ont fait peau neuve. Bordels désaffectés de la rue Quincampoix et ateliers de couture du quartier du Temple sont devenus les théâtres d'accrochages audacieux.

Fonctionnant en réseau avec des galeries étrangères – américaines notamment – certaines enseignes, telle Daniel Templon, ont fait fortune. D'autres très jeunes marchands, comme Yvon Lambert, ont eu des intuitions fulgurantes. Et durant les années 1990, de grands galeristes étrangers, comme l'Allemand Karsten Greve, l'Autrichien Taddaeus Ropac ou l'Américaine Marian Goodman, sont venus grossir les rangs, en investissant de somptueux hôtels particuliers.